

Qu'est-ce que la technique ?

Il fut un temps où les dieux existaient, [dit Protagoras,] et où il n'y avait point **320d** encore d'êtres mortels. Lorsque le temps de leur existence marqué par le destin fut arrivé, les dieux les formèrent dans le sein de la terre, les composant de terre, de feu, et des autres éléments qui se mêlent avec le feu et la terre. Quand ils furent sur le point de les faire paraître à la lumière, ils chargèrent Prométhée et Épiméthée¹ du soin de les orner, et de pourvoir chacun d'eux des facultés convenables. Épiméthée conjura son frère de lui laisser faire cette distribution. Quand je l'aurai faite, dit-il, tu examineras si elle est bien. Prométhée y ayant consenti, il se met à faire le partage : il donne aux uns la force sans vitesse, **320e** compense la faiblesse des autres par l'agilité ; arme ceux-ci, et à ceux-là qu'il laisse sans défense il réserve quelque autre moyen d'assurer leur vie ; les petits reçoivent des ailes, ou une demeure souterraine ; et ceux qui ont la grandeur en partage, il les **321a** met en sûreté par leur grandeur même. Il suit le même plan et la même justice dans le reste de la distribution, pour qu'aucune espèce ne soit détruite. Après avoir pris les mesures nécessaires pour empêcher leur destruction mutuelle, il s'occupe des moyens de les faire vivre sous les diverses températures, en les revêtant d'un poil épais et d'une peau ferme, qui pussent les défendre contre le froid et la chaleur, et tinssent lieu à chacun de couvertures naturelles, quand ils se retireraient pour dormir. De plus, **321b** il leur met sous les pieds, aux uns une corne, aux autres des calus et des peaux très épaisses et dépourvues de sang. Il leur fournit ensuite des aliments de différente espèce, aux uns l'herbe de la terre, aux autres les fruits des arbres, à d'autres des racines. La nourriture qu'il destina à quelques-uns fut la substance même des autres animaux. Mais il fit en sorte que ces bêtes carnassières multipliasent peu, et attacha la fécondité à celles qui devaient leur servir de pâture, afin que leur espèce se conservât. Comme Épiméthée n'était pas fort habile, il ne s'aperçut pas **321c** qu'il avait épuisé toutes les facultés en faveur des êtres privés de raison. L'espèce humaine restait donc dépourvue de tout, et il ne savait quel parti prendre à son égard. Dans cet embarras, Prométhée survint pour jeter un coup-d'œil sur la distribution. Il

trouva que les autres animaux étaient partagés avec beaucoup de sagesse, mais que l'homme était nu, sans chaussure, sans vêtements, sans défense. Cependant le jour marqué approchait, où l'homme devait sortir de terre et paraître à la lumière. Prométhée, fort incertain sur la manière dont il pourvoirait à la sûreté de l'homme, prit le parti de **321d** dérober à Héphaïstos² et à Athéna³ les arts⁴ et le feu : car sans le feu la connaissance des arts serait impossible et inutile ; et il en fit présent à l'homme. Ainsi notre espèce reçut l'industrie⁵ nécessaire au soutien de sa vie ; mais elle n'eut point la politique, car elle était chez Zeus, et il n'était pas encore au pouvoir de Prométhée d'entrer dans la citadelle, séjour de Zeus, devant laquelle **321e** veillaient des gardes redoutables. Il se glisse donc en cachette dans l'atelier où Athéna et Héphaïstos travaillaient en commun, dérobe l'art⁶ d'Héphaïstos, qui s'exerce par le feu, avec les autres arts propres à Athéna, et les donne à l'homme ; voilà comment l'homme a le moyen **322a** de subsister. Prométhée, à ce qu'on dit, porta dans la suite la peine de son larcin, dont Épiméthée avait été la cause. L'homme ayant donc quelque part aux avantages divins, fut aussi le seul d'entre les animaux qui, à cause de son affinité avec les dieux, reconnut leur existence, conçut la pensée de leur dresser des autels, et de leur ériger des statues. Ensuite il trouva bientôt l'art d'articuler des sons, et de former des mots ; il se procura une habitation, des vêtements, une chaussure, de quoi se couvrir la nuit, et tira sa nourriture de la terre.

PLATON, *Protagoras*, trad. V. Cousin.

1094a Tout art⁷ et toute investigation⁸, et pareillement toute action⁹ et tout choix tendent vers quelque bien, à ce qu'il semble. Aussi a-t-on déclaré avec raison que le Bien est ce à quoi toutes choses tendent. Mais on observe, en fait, une certaine différence entre les fins : les unes consistent dans des activités, et les autres dans certaines œuvres, distinctes des activités elles-mêmes. Et là où existent certaines fins

¹ Titans, géants fils de Japet et de Clymène, selon Hésiode, *Théogon.*, v. 513, ou d'Asia, fille de l'Océan, selon Apollodore, I. 2. Προμηθεύς / *Promêtheús*, « le Prévoyant ». Ἐπιμηθεύς / *Epimêtheús*, « qui réfléchit après coup ».

² Fils de Zeus et d'Héra, dieu du feu.

³ Fille de Zeus, qui l'enfanta de sa propre tête, d'où elle s'élança tout armée, à la fois déesse guerrière et protectrice de la paix. Elle est également la déesse protectrice des arts manuels, des travaux des champs. Elle personnifie le travail inventif de l'esprit.

⁴ σοφίαν.

⁵ σοφίαν.

⁶ τέχνην.

⁷ τέχνη, technè, art en général (« ensemble de procédés servant à produire un certain résultat », *Vocab. de Ph.*), industrie, technique, métier est la vertu de l'intelligence poétique, et se distingue de l'ἐπιστήμη, épistèmè, science de l'intelligence théorique. Cf. *Éthique à*

Nicomache, VI, 4, 1140 a7. L'art adapte aux cas particuliers les données générales de l'intelligence théorique ; il tend à la réalisation d'une ποιήσις, poièsis, œuvre extérieure à l'artiste (τεχνίτης). (J. Tricot)

⁸ Le terme πέθοδος, méthodos, signifie recherche, enquête, marche régulière, discipline, méthode. Aristote oppose ici à la τέχνη, à la science pratique, la πέθοδος, la recherche spéculative. (J. Tricot)

⁹ La πράξις, praxis, s'oppose à la ποιήσις, comme la science pratique à la science poétique. La science poétique est la science de la production, elle se propose la réalisation d'une ποιήσις, œuvre extérieure à l'artiste. La science pratique, au contraire, considère les actions de l'homme : la πράξις est une activité qui ne produit aucune œuvre distincte de l'agent, et qui n'a d'autre fin que l'action intérieure, immanente. (J. Tricot)

distinctes des actions, dans ces cas-là les œuvres sont par nature supérieures aux activités qui les produisent.

ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, I, 1, 1049a, trad. J. Tricot, entre -334 et -330.

1140a Les choses qui peuvent être autres qu'elles ne sont comprennent à la fois les choses qu'on fabrique¹⁰ et les actions qu'on accomplit¹¹. Production et action sont distinctes (sur leur nature nous pouvons faire confiance aux discours exotériques) ; il s'ensuit que la disposition à agir accompagnée de règle est différente de la disposition à produire accompagnée de règle. De là vient encore qu'elles ne sont pas une partie l'une de l'autre, car ni l'action n'est une production, ni la production une action. Et puisque l'architecture est un art¹², et est essentiellement une certaine disposition à produire, accompagnée de règle, et qu'il n'existe aucun art qui ne soit une disposition à produire accompagnée de règle, ni aucune disposition de ce **10** genre qui ne soit un art, il y aura identité entre art et disposition à produire accompagnée de règle exacte. L'art concerne toujours un devenir, et s'appliquer à un art, c'est considérer la façon d'amener à l'existence une de ces choses qui sont susceptibles d'être ou de n'être pas, mais dont le principe d'existence réside dans l'artiste et non dans la chose produite : l'art, en effet, ne concerne ni les choses qui existent ou deviennent **15** nécessairement, ni non plus les êtres naturels, qui ont en eux-mêmes leur principe. Mais puisque production et action sont quelque chose de différent, il faut nécessairement que l'art relève de la production et non de l'action¹³. Et en un sens la fortune et l'art ont rapport aux mêmes objets, ainsi qu'Agathon le dit :

L'art affectionne la fortune, et la fortune l'art.

20 Ainsi donc, l'art, comme nous l'avons dit, est une certaine disposition, accompagnée de règle vraie, capable de produire ; le défaut d'art, au contraire, est une disposition à produire accompagnée de règle fautive ; dans un cas comme dans l'autre, on se meut dans le domaine du contingent.

ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, VI, 4, 1140a, trad. J. Tricot, entre -334 et -330.

Ainsi, les animaux autres que l'homme ne vivent que sur des représentations sensibles et sur des souvenirs ; mais ils ne profitent que médiocrement de l'expérience, tandis que l'espèce humaine a, pour se conduire dans la vie, l'art [τέχνη, technè] et la réflexion. **5** C'est la mémoire qui forme l'expérience [ἐμπειρία, empeiria] dans l'esprit de l'homme ; car les souvenirs d'une même chose constituent, en se multipliant pour chaque cas, l'expérience dans toute son énergie ; **981a** et l'expérience est bien près de valoir la science [ἐπιστήμη, épistémé] et l'art, auxquels elle ressemble beaucoup. C'est l'expérience en effet qui a enfanté l'art et la science chez les hommes, attendu que, comme le dit si bien Polus, « C'est l'expérience qui engendre l'art, tandis que l'inexpérience ne doit le succès qu'au hasard qui la favorise ». **6** Le moment où l'art apparaît est celui où, d'un grand nombre de notions déposées dans l'esprit par l'expérience, il se forme une conception générale, qui s'applique à tous les cas analogues. Ainsi, avoir cette notion que Callias, atteint de telle maladie, a été soulagé par tel remède, et que Socrate et une foule d'autres personnes qui souffraient du même mal, ont été soulagés de la même manière, c'est là un fait d'expérience et d'observation. **7** Mais concevoir que, pour toutes les personnes qui peuvent être rangées dans une même classe comme ayant la même affection malade, inflammation, mouvement de bile, fièvre ardente, etc., le même remède a eu la même efficacité, c'est là une conception qui appartient au domaine de l'art. **8** Dans la pratique, l'expérience semble se confondre avec l'art, dont elle ne se distingue pas ; et même on peut remarquer que les gens qui n'ont pour eux que l'expérience, paraissent réussir mieux que ceux qui, sans les données de l'expérience, n'interrogent que la raison. Le motif de cette différence est manifeste ; c'est que l'expérience ne fait connaître que les cas particuliers, tandis que l'art s'attache aux notions générales, aux universaux. **9** Or, quand on agit et qu'on produit quelque chose, il ne peut jamais être question que de cas particuliers. Le médecin, qui soigne un malade, ne guérit pas l'homme, si ce n'est d'une façon détournée ; mais il guérit Callias, Socrate, ou tel autre malade affligé du même mal, et qui est homme indirectement, dans le sens général de ce mot. **10** Il s'ensuit que, si le médecin ne possédait que la notion rationnelle, sans posséder aussi l'expérience, et qu'il connût l'universel sans connaître également le particulier dans le général, il courrait bien parfois le risque de se méprendre dans sa médication, puisque, pour lui, c'est le particulier, l'individuel, qu'avant tout il s'agit de guérir.

ARISTOTE, *Métaphysique*, I, 981a, trad. B. Saint-Hilaire.

¹⁰ ποιητόν.

¹¹ πρακτόν.

¹² τέχνη.

¹³ ἀνάγκη τὴν τέχνην ποιήσεως ἀλλ' οὐ πράξεως εἶναι.